Elles sont formidables

Après des études de comédienne, Merieme Menant a embrassé la carrière de clown, en 1991, avec le personnage d'Emma, à qui elle prête ses traits depuis près de quarante ans. Photo Pascal Gely



MERIEME MENANT

Avec Emma, 35 ans de vie commune sur les planches

Après un déclic sur scène alors qu'elle n'était qu'ado, Merieme Menant, installée à Saint-Quay-Portrieux (22), a décidé de consacrer sa carrière à faire rire et émouvoir les gens. Et ça dure depuis quarante ans.

Léa Gaumer

1981. Merieme Menant, 13 printemps, s'avance sur scène pour interpréter « Le cheval évanoui » de Françoise Sagan, avec une poignée de camarades de son collège du Mans. Elle y campe le jeune provincial maladroit, amoureux de la Parisienne. Porte un costume de son grand-père - « qui était plus petit que moi » - et la perruque bouclée de sa tante. « Quand j'ai joué, j'ai fait rire. Ça a été incroyable, comme une décharge électrique qui me disait "Il n'y a rien d'autre à faire dans la vie" », rembobine la quinqua, installée à Saint-Quay-Portrieux (22) et largement connue sous le nom d'Emma La Clown.

À 14 ans, elle s'inscrit au club théâtre du collège Le Braz, à Saint-Brieuc. Foule le grand plateau du CAC (ex-Passerelle), « avec son parfum si particulier de caoutchouc, qui me réveille à chaque fois ». Une odeur qu'elle retrouvera en tant qu'artiste associée à la Scène nationale briochine, des années après. Plusieurs stages dans la besace, elle débarque à Paris, en 1988, pour étudier à l'école internationale Jacques-Lecoq. C'est là qu'elle enfilera, pour la première fois, la chemise bleu ciel et cette jupe mi-longue qui la suivent encore aujourd'hui.

La naissance d'Emma

« Un jour, on nous a dit de revenir avec un personnage. Je suis arrivée avec "Agathe" et ce costume, sans savoir que j'allais m'en servir pendant plus de trente-cinq ans, raconte cette grande fan de Chaplin. À l'époque, je ne me destinais pas au clown. Alors j'ai mis ça de côté un temps. » L'été suivant la fin de son cursus, Merieme, un brin fauchée, se produit dans le métro avec un pote américain. Lui joue du ukulélé, elle du xylophone. « Et comme on n'était pas si bons musiciens, on a décidé de s'habiller en clowns, parce que ça pardonne tout. » Dans la foulée, elle développe un duo de clown musical avec un ami italien. Nous sommes en 1991, Agathe ressort du placard et devient Emma. La jeune comédienne l'affuble de chaussettes à carreaux, d'une paire de vieux souliers, d'un chapeau fripé et d'une cravate « gorbatchévienne » vantant la perestroïka et chinée au marché aux puces de Montreuil (Seine-Saint-Denis). Après quatre ans et plusieurs prix en poche - « On a même été récompensé, à New York ! » -, le binôme se sépare. Merieme poursuit sa route seule, assure les premières parties d'Howard Buten (alias Buffo) ou Anne Sylvestre, avant de se lancer en solo avec son spectacle « Emma veut devenir un ange ».

« Il faut être gorgé d'amour et d'humanité pour faire ce métier. Le clown est un perdant, un raté, un clodo, un pauvre être. Quelqu'un de sensible et maladroit, qui touche le public parce qu'on n'en peut plus de voir des gagnants. »

En vidéo, Emma La Clown se livre

« Il faut être gorgé d'amour et d'humanité pour faire clown »

Emma, c'est l'alter ego avec qui sa vie s'entremêle depuis près de quatre décennies. « Si je dois chanter ou jouer en moi-même, je fais un four. Alors que, sous ses traits, je m'en fous et j'y vais. Peut-être qu'un jour, j'accepterai que le regard des autres sur moi n'est pas forcément jugeant. » Emma la scout, l'éclaireuse qui aborde des thèmes tels que la psychanalyse, la science, la métaphysique ou la mort. « Le plus beau sujet pour faire rire. Les gens sont terrorisés, ils en ont bien besoin. Il y a toute une palette de rires : celui de la peur, de la souffrance, du gag. »
Le secret ? « Mettre de l'absurde. Et le clown ne se moque jamais des autres, seulement de lui-même », partage celle qui s'envola pour l'Afghanistan aux côtés de Clowns sans frontière, au début des années 2000. « Quand je joue, c'est souvent ma grand-mère qui s'exprime à travers moi, explique l'artiste. Ça perturbait un peu mon père, d'ailleurs. Elle adorait rire, elle partait dans les aigus et c'était un cœur sur pattes. Comme le clown. Il faut être gorgé d'amour et d'humanité pour faire ce métier. Le clown est un perdant, un raté, un clodo, un pauvre être. Quelqu'un de sensible et maladroit, qui touche le public parce qu'on n'en peut plus de voir des gagnants. »

« Ma mère, c'est mon meilleur public »

Et, tout au long de sa carrière, Merieme a pu compter sur le soutien de sa famille. « Ma mère, c'est mon meilleur public. Je l'entends rire avant que je rentre sur scène. Mon père, comédien amateur avant ma naissance, a mis du temps à accepter que sa fille fasse clown et pas du classique. Mais il m'a toujours encouragée. De toute manière, personne n'aurait pu m'en empêcher. J'étais tellement pas bonne ailleurs... », glisse-t-elle en se marrant.

Pratique

« Emma aime Anne » à Ploufragan, le vendredi 6 mars, à 20 h 30.